



L'Æilleton

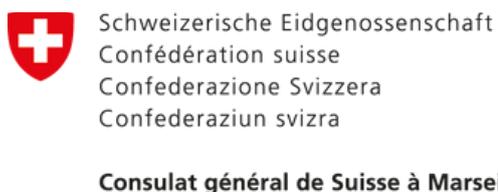
N°6

L3 Lettres



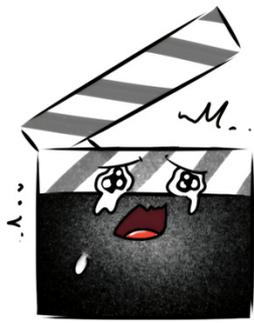
Institut National
Universitaire
Champollion

SPONSORS DU FESTIVAL



SOMMAIRE

Edito.....	4
Dédicace à notre mascotte.....	5
Portrait de Pierre Carles.....	6-7
Reprises.....	8
• <i>Ari</i>	9-10
• <i>Indes Galantes</i>	11-12
• <i>Yannick</i>	13-14
Films hors-compétition.....	15
• <i>L'Oeuvre Invisible</i>	16-17
• La voix de Hind Rajab.....	18-19
Films en avant-première.....	20
• <i>Les Invertueuses</i>	21-22
Notre affiche de promotion.....	23
Le saviez-vous ?.....	24-26
La programmation d'aujourd'hui.....	27



EDITO



Chers lecteurs, chères lectrices,

Et voilà. Six numéros plus tard, nous refermons l’Ouilleton. Enfin... refermer est un grand mot. Disons plutôt que nous laissons la petite fente ouverte, mais que nous vous passons la clé.

Pendant ces six étapes, nous avons tenté de déplacer le regard, de faire surgir des détails, de provoquer quelques sourires et peut-être même quelques haussements de sourcils. Rien de définitif, rien de figé : juste des fragments, des éclats et des perspectives.

Un ouilleton, ça ne montre jamais tout. Mais ça suffit pour éveiller la curiosité, pour donner envie de pousser la porte. Si ces pages ont réussi à vous donner ce goût-là, alors le pari est gagné.

Et parce qu’un projet comme celui-ci ne se fait jamais seul, on remerci les organisateurs et accompagnateurs qui ont rendu cette aventure possible, en offrant le cadre et l’élan nécessaires. Sans eux, ce “petit trou dans le mur” n’aurait jamais existé.

En ce dernier numéro, car aussi nostalgique que nous puissions être, il s’agit bien aujourd’hui du dernier jour de ce festival, n’oublions pas que ce soir aura lieu la cérémonie de clôture du festival ainsi que la remise des différents prix gagnés durant le festival.

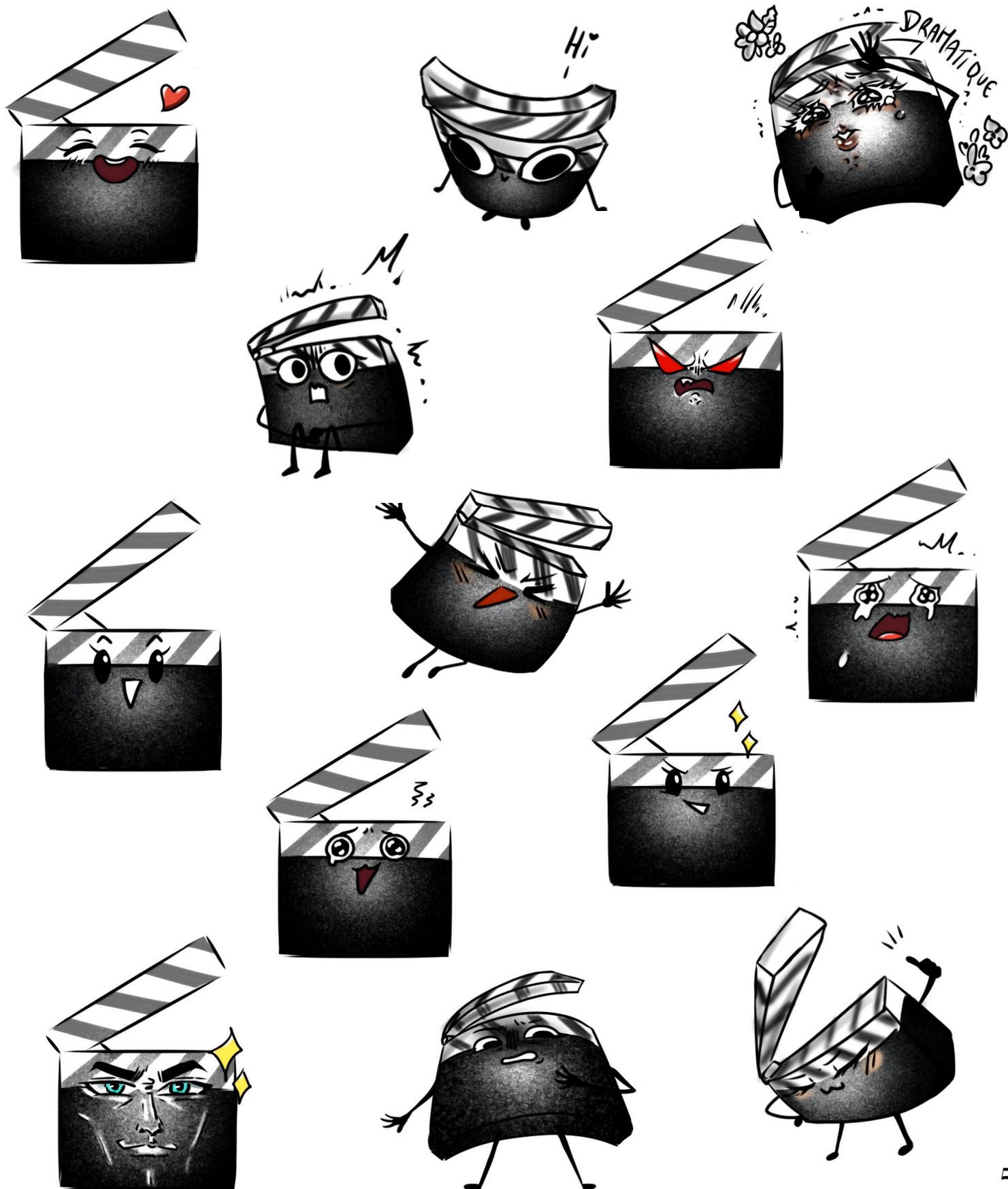
Ce dernier numéro n’est pas une fin, mais une transition. L’Ouilleton se tait, mais le regard continue. À vous désormais de scruter, de questionner, d’inventer vos propres ouvertures.

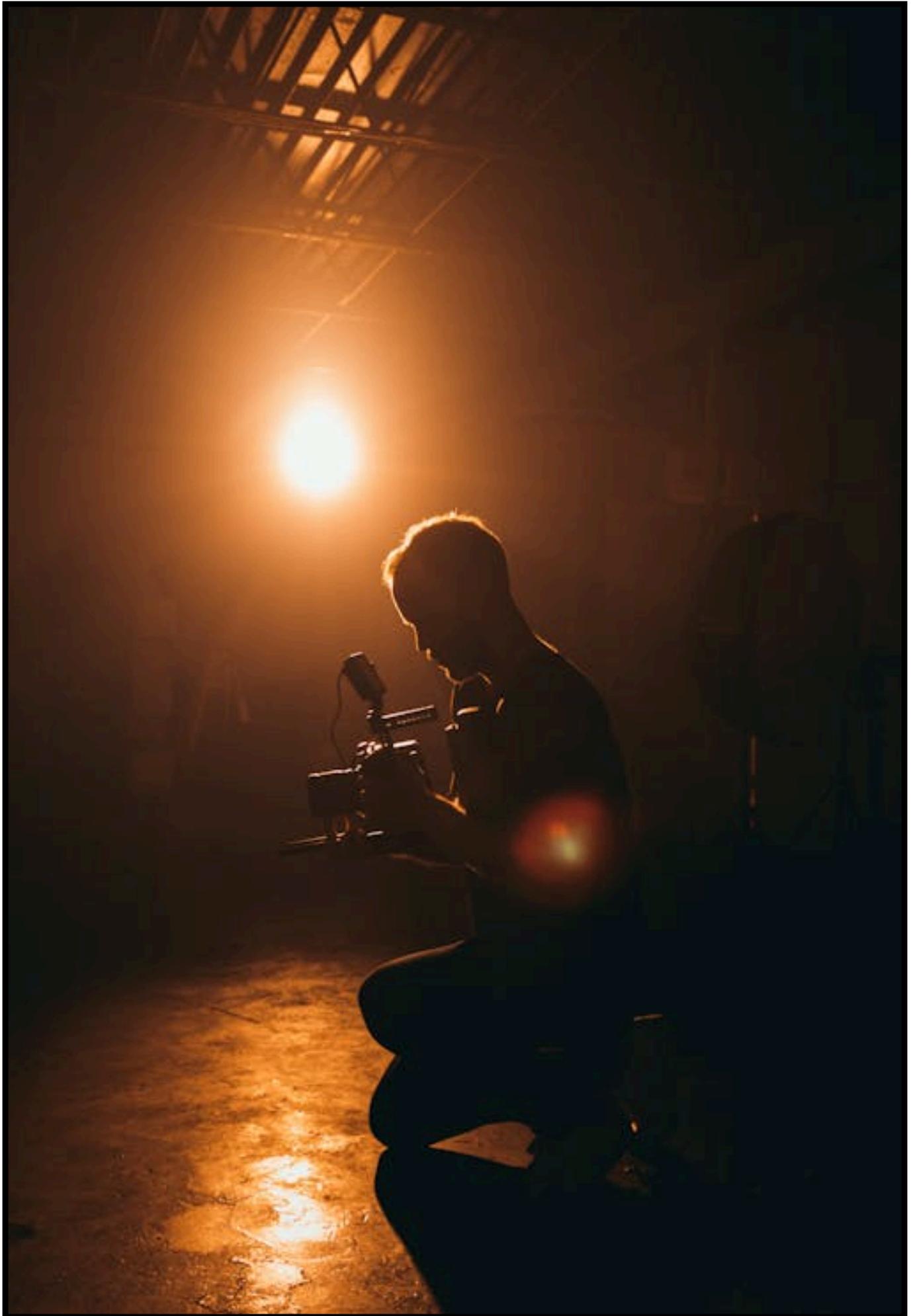
Merci d’avoir partagé cette aventure. Et souvenez-vous : il suffit parfois d’un minuscule trou dans le mur pour voir le monde autrement.

Elwynn

Notre magnifique mascotte

Sous toutes ses coutures, pour un dernier clin d'oeil qui, on espère, vous donnera le sourire!





Pierre Carles contre les médias

Dans un monde où il devient de plus en plus difficile de s'informer correctement, Pierre Carles, documentariste français, s'obstine à remettre la vérité au premier plan. Né le 2 avril 1962 à Talence, il commence sa carrière professionnelle en 1988, d'abord en tant que journaliste dans plusieurs émissions, avant de se lancer dans le reportage. Il traite notamment dans ses œuvres des faits de société français et étrangers, tout en mettant en avant les défaillances de la presse et des médias. Cependant, à cause de ses prises de position et des sujets qu'il aborde, beaucoup de ses premiers documentaires furent censurés à l'époque de leur création.

Il critique les liens qu'entretiennent les médias avec le pouvoir dans une trilogie de documentaire parue entre 1998 et 2010. D'abord avec *Pas vu pas pris*, dans lequel il reprend un de ses précédents reportages où il questionnait des personnalités sur l'étroitesse des relations entre certains politiciens et journalistes, mais qui fût déprogrammé de Canal +. Le film sort au cinéma et fait plus de cent cinquante mille entrées. Les deux autres films de la trilogie sont *Enfin pris ?* (2002) et *Fin de concession* (2010).

Pierre Carles démontre un grand engagement politique en mettant en lumière la réalité dans plusieurs affaires, principalement pour des mouvements sociaux de types contestataires ou révolutionnaires, comme le cas des Gilets Jaunes, grandement diabolisés par les chaînes d'information de l'époque, qu'il traite dans *Le rond-point de la colère* (2019), ou encore des Forces armées révolutionnaires de Colombie dans *Guérillas des FARC, l'avenir a une histoire* (2024).

Le documentariste aborde également des thèmes qui sont peu évoqués, voire totalement ignorés, par les médias mainstream, tels que les alternatives au capitalisme, les différents points de vue de personnes refusant des travaux mal payés, ou encore le ressort économique et social de l'Equateur grâce au président Rafael Correa, qu'il compare avec des solutions apportées en France.

Il revient une fois de plus en 2024 avec une BD réalisée en collaboration avec Malo Kerfriden nommée *Dans les oubliettes de la République : Georges Ibrahim Abdallah*, traitant le cas du militant libanais éponyme, ayant été incarcéré pendant plus de quarante ans en France, et qui fait aussi l'objet de son dernier documentaire en date du même nom.

Axel

Films en...



REPRISE



Une évolution personnelle

Le film *Ari* de Léonor Serraille débute avec les souvenirs d'Ari. Un flash-back évoque le souvenir de sa mère. Elle lui caresse la joue, puis on se retrouve plongé dans le milieu du travail, par un changement de décors brutal et affectant. Un environnement calme dans un premier temps, puis le bruit des enfants dans l'école résonne. L'histoire de ce film sera centrée essentiellement sur Ari, qui est fragilisé par son métier de professeur suite à l'arrivée de l'inspectrice, pour surveiller et contrôler un de ses cours. Habitant chez son père, celui-ci le chasse de la maison car il échoue dans son métier. Cet échec le marque profondément.

Le film nous permet de retranscrire les émotions des personnages, et en particulier celle d'Ari. À travers les traits de son visage, on perçoit les moments de colère, de tristesse et d'euphorie de celui-ci. Par exemple, le père d'Ari nous paraît froid et dur au moment où il le chasse de la maison. Néanmoins, son père porte une image plus sympathique vers la fin du film, en reconnaissant ses erreurs. Les cadrages choisis pour ce film ont une portée humaniste. En effet, les plans sont rapprochés et montrent la plupart du temps Ari se recentrant sur son histoire. Le visage des acteurs est particulièrement filmé en gros plan. Nous pouvons donc souligner une maîtrise dans le jeu des acteurs en interprétant différentes émotions sur des plans de séquence rapprochés.

Le film aborde un sujet qui pourrait toucher beaucoup de monde, car il met en avant la dépression et le burn-out au travail. Il souligne également d'autres sujets, tels les amitiés perdues et qui se retrouvent. Au fur et à mesure, malgré le fait qu'il ait fait des erreurs, il arrive à se remettre en question à de nombreuses reprises durant le film. Si certaines questions peuvent nous paraître banales, d'autres révèlent une dimension philosophique. Par exemple, lorsqu'on demande à Ari ce qu'il veut faire de sa vie, travailler ou avoir des enfants, il n'est pas prêt à y répondre dans un premier temps. Toutefois, il finira par réussir à sortir de sa dépression et à accepter ses responsabilités.

Ce film est une véritable remise en question car, en plus de nous montrer le passé et le présent, il constitue une mise en garde judicieuse pour nous inciter à bien préparer notre avenir tout en nous rappelant que tout est possible. Pour ce faire, il est nécessaire de vaincre nos a priori et d'essayer de nous accrocher jusqu'à réussir ce que l'on entreprend, même si cela semble difficile aux premiers abords.

Ari, réalisé par Léonor Serraille, qui est aussi scénariste de ce film, se fait remarquer en 2025 car ce film a touché beaucoup de personnes. Elle réalise son premier court métrage, *Body*, en 2015, et enchaîne ensuite avec son premier long métrage, *Jeune femme*, sélectionné pour concourir dans la catégorie « Un certain regard à l'occasion du festival de Cannes en 2017. Pour clôturer ce film, on peut entendre sur la bande sonore Ari jouer de la guitare. L'air de musique, mettant fin à l'œuvre, nous évoque le combat qu'il mène contre lui-même.

Louis-Henry





Une rencontre entre Hommes et arts

Indes galantes est un documentaire réalisé en 2020 par Philippe Béziat qui met en lumière une adaptation moderne de l'opéra-ballet baroque éponyme par Jean-Philippe Rameau en 1735. Cette adaptation, c'est la rencontre créative suite à une demande de l'Opéra de Bastille, entre l'artiste et réalisateur Clément Cogitore, la chorégraphe Bintou Dembélé, et le chef d'orchestre Leonardo García-Alarcón. Ainsi, *Indes Galantes* est un mélange de plusieurs arts, la musique vient s'allier à la danse dans une performance scénique, l'ensemble exploré par le cinéma.

Le documentaire ne montre pas seulement une alliance artistique, il est l'illustration de la construction d'une véritable révolution au sein de l'Opéra moderne. En effet, *Indes galantes* est une fusion entre la musique de l'opéra du XVIIIème siècle et un groupe de danseurs issu de divers styles modernes comme le Hip-Hop, le Krump ou encore le voguing... L'opéra vient prendre une tournure en invitant la culture urbaine et populaire au cœur d'une institution ancienne et traditionnelle. *Indes Galantes* place au centre de sa narration l'altérité, non plus entre les peuples comme dans sa version passée, mais une altérité face à cette culture urbaine. En alliant des cultures qui dans la vision commune sont aux antithèses, on nous montre une représentation des rapports de forces et de la répression au sein de notre société.

Indes Galantes était un pari risqué, et les réactions face à cette adaptation le montrent. Entre admiration et mépris, la critique commente et réagit, montrant ainsi que l'adaptation parvient à ne pas laisser son spectateur de marbre, et crée une ébullition artistique. Et dans tout cela, Philippe Béziat nous montre bien plus qu'une révolution artistique par le prisme de son documentaire. En effet, *Indes Galantes* est avant tout un travail remarquable de personnes qui ont évolué ensemble. La caméra montre un an de répétition, de critiques, d'améliorations mais surtout la fierté de chacun au sein d'une expérience tant artistique qu'humaine.

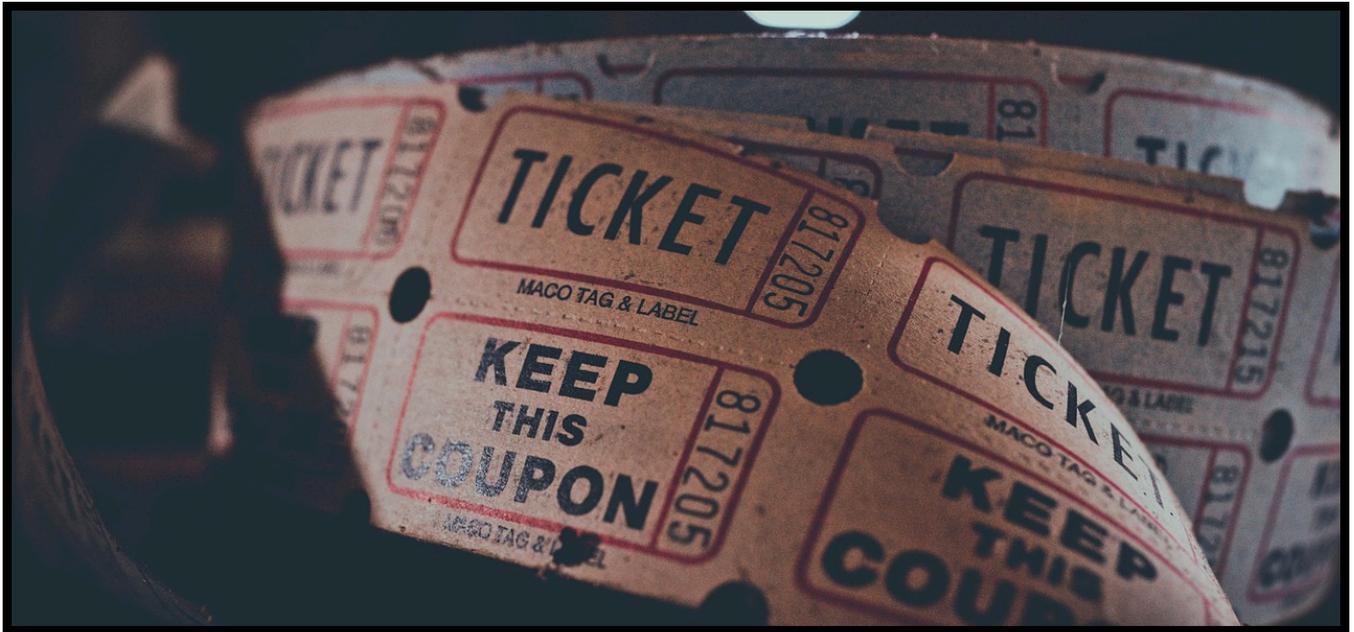
Dans le documentaire, une phrase de Bintou Dembélé illustre cette cohésion : “Tout le monde est admiré par tout le monde. Les danseurs sont admirés par les choristes et les choristes sont admirés par les danseurs”.

L’opéra dans la caméra de Philippe Béziat est une pellicule de portraits humains. Derrière le scénario et les corps en mouvement se cache une pluralité d’histoires et d’héritages personnels qui ont mené à ce résultat, donnant à voir l’opéra avec une nouvelle perspective de lecture. Le réalisateur expose cela avec brio par les jeux de caméra oscillant entre plans rapprochés sur les visages, les corps et les gestes, et scènes filmées au téléphone par les artistes eux-mêmes, jouant entre l’artistique et l’intime.

Finalement, ce documentaire se démarque par sa volonté de mettre en lumière une diversité de profils. Regarder *Indes Galantes*, c’est voir et apprécier chaque rôle qui a permis la création de la représentation. Maquilleur, costumier, régisseur, scénographe, technicien... Regarder *Indes Galantes* c’est prendre conscience de toutes les personnes, parfois oubliées, qui nous donnent accès à l’art.

Evaelle





Un humour théâtral

Quentin Dupieux, producteur de cinéma et de musique électronique, a réalisé beaucoup de longs-métrages et il use de cette expérience pour nous fournir un nouveau film déjanté, *Yannick*.

Le film commence avec un buste et de la musique classique. Nous nous retrouvons dans un théâtre, devant une pièce en train d'être jouée nommée *Le Cocu*. Avec ce titre, nous pouvons supposer que cette pièce sera hilarante. Pourtant Yannick, le protagoniste principal gardien de parking, vient voir la représentation, mais se lève en plein milieu de celle-ci et interrompt le spectacle pour dire sans aucune retenue ce qu'il en pense. Il va décider, dans une bouffée délirante, de prendre en otage le théâtre et de réécrire une pièce qui lui plaira, car celle qui était jouée n'arrivait pas à lui faire oublier son quotidien morose comme il l'espérait.

Toutes les séquences du long-métrage sont filmées dans un même lieu géographique, le théâtre, ce qui en fait son originalité, et cela peut nous amener à nous demander jusqu'où la théâtralisation d'une pièce peut aller. Les plans du film sont majoritairement des plans moyens, permettant de visionner la pièce de théâtre dans son ensemble. Les plans de caméras alternent entre le public et la scène. On se pose même la question si tout ceci ne fait pas partie de la pièce car malgré les situations absurdes, le public reste là, à observer et même rigoler avec Yannick, pensant que tout ceci fait partie de la mise en scène. Le quatrième mur est brisé en interagissant avec l'auditoire, d'où l'importance de faire des plans caméras sur la scène et les spectateurs.

Ce film aborde le thème de la subjectivité de l'art. Est-ce que la pièce *Le Cocu*, parce que Yannick ne l'a pas trouvée à son goût, est mauvaise ? Non, pas forcément, car cela touche aux préférences de chacun, mais elle relève un aspect intéressant de l'art : celui qu'une personne qui ne connaît rien en art puisse faire ressentir autant voire plus d'émotions avec son travail que quelqu'un avec plus

d'expérience dans le domaine. C'est le questionnement que soulève la métaphore du repas gastronomique autour de la viande que Yannick expose au début du film, elle suppose que quelqu'un qui n'y connaîtrait rien en cuisine serait capable d'en produire un d'une qualité similaire à ce que peut élaborer un chef cuisinier, mais en le superposant au sujet de l'art. Cette hypothèse semble par ailleurs être confirmée par les réactions du public qui sont plus prononcées devant la pièce improvisée par Yannick, un parfait amateur en la matière, que devant celle qu'il était venu voir au départ, jouée par des professionnels. Chaque personne a des goûts et une sensibilité différents, et tout le monde ne réagira pas de la même manière devant une œuvre d'art du fait de cette subjectivité. L'humour, qui est au centre du film, peut aussi en ce sens être qualifié d'art, avec des moments calmes et de folie pour nous garder captiver tout le long de la pièce, mais qui peut aussi complètement tomber à plat ou ne pas faire rire du tout.

Si ce film nous paraît simple au premier abord, il peut aussi nous faire réfléchir sur la conception de l'art. Bien que je l'ai apprécié, il peut ne pas plaire à d'autres personnes en raison de son humour très décalé et de ses scènes exagérées. Cette comédie, dont la durée est de soixante quatre minutes, est un film léger pour passer un bon moment en famille ou entre amis.

Louis-Henri



Films en Avant-Première...



HORS COMPÉTITION



Trannoy : le cinéaste maudit, entre folie et génie

Alexandre Trannoy – L'Œuvre invisible, un film documentaire d'Avril Tembouret et Vladimir Rodionov sur l'œuvre de toute une vie, celle d'Alexandre Trannoy. Qui est-il, cet homme qui a marqué le cinéma sans jamais apparaître à l'écran ? Certains le décriront comme le «répandeur de légendes», le «Don Quichotte du cinéma» ou encore, «un fou ou un génie». Ce qui est sûr, c'est que personne ne sait réellement qui est Trannoy.

Ce documentaire sur son œuvre est selon moi très bien monté. On y retrouve des images du passé, une reconstitution de ce qui fut et du processus de découverte de Trannoy, l'importance de la musique qui nous accompagne tout au long du documentaire et aussi des instants de rupture qui laissent le spectateur désirer en savoir plus sur ce fameux Trannoy. La voix d'Avril Tembouret nous guide du début jusqu'à la fin, nous racontant ce que c'est que d'essayer de retrouver les traces perdues de Trannoy, avec une certaine poésie et de la passion. Pourtant, les plans parfois sont figés, le film se confond avec la photographie, il arrive même qu'il n'y ait rien qu'un espace noir sur l'écran, parce qu'on n'arrive jamais à réellement saisir Trannoy.

Alexandre Trannoy ressemble à une ombre qui plane au loin. Il n'y a pratiquement rien sur lui, des films, des images, des moments de sa vie, tout est flou ou porté disparu. Après avoir visionné ce documentaire, je n'ai pas vraiment l'impression d'en savoir plus sur Trannoy et malgré tout, il restera dans ma mémoire comme le héros d'une légende.

Tembouret et Rodionov sont parvenus à travers leur documentaire à m'entraîner avec eux dans leur passion pour Trannoy. Ce personnage me fascine, il semble défier la logique. Il ne crée pas des films, il les vit, avec lui c'est moins le résultat qui compte que le processus de création et pour cela il ne se

limite en rien. Je dirais que Trannoy est dépeint ici comme une inspiration, même s'il n'est pas parfait et que l'on ignore encore si son œuvre était réellement aussi brillante qu'elle le semble. Il est à la croisée des artistes importants tels que Dietrich ou encore Rochefort, côtoyant les grands en s'effaçant lui-même. Pourtant, malgré cet effacement, Trannoy est un personnage très intéressant et audacieux, qui fait du cinéma avec ce qu'il trouve : des morceaux de pellicule volée, des lieux de tournages non autorisés, etc.

Ce documentaire m'a véritablement touchée et transportée à travers un voyage fabuleux sur les pas de Trannoy. À la fin, j'ai regretté qu'Alexandre Trannoy n'ait jamais réussi à faire paraître sur grand écran aucun de ses films. J'aurais aimé avoir l'occasion de voir l'œuvre de cet homme, car selon moi, même si certains peuvent en douter, il était très certainement un génie. Trannoy, cinéaste maudit, s'il avait enfin pu faire visionner au grand public, après ses tentatives avortées, ne serait-ce qu'un seul film, aurait été grandiose. Il aurait été connu comme celui qui aurait révolutionné le cinéma en en faisant un art de l'instant présent et de la liberté absolue. Seulement, Trannoy, le mythe du cinéma, n'a pas eu l'occasion de sortir ne serait-ce qu'un seul film. Peut-être était-ce écrit ? Peut-être était-il destiné à n'être qu'une légende, uniquement pour les yeux de ceux qui ont eu la chance de le croiser ?

Coraline





Ne détournez pas les yeux

Le 6 septembre 2025 à la Mostra de Venise, le long-métrage *La voix de Hind Rajab* se clôture avec un record de 24 minutes d'ovation. Le 29 janvier 2024 dans la bande de Gaza, c'est la jeune Hind Rajab, âgée de six ans, qui meurt suite aux tirs de 335 balles de l'armée israélienne, sur la voiture où elle se cachait avec sa famille.

La voix de Hind Rajab relate les trois heures d'appel entre cette petite fille et le Croissant Rouge Palestinien avant l'apogée de la violence. Le scénario se compose d'une unique narration, celle des longues heures décisives entre urgence de lui porter secours et celle de mettre en place une coordination afin d'obtenir un itinéraire sécurisé pour l'ambulance au sein d'une zone occupée et militarisée.

La mise en scène immerge au plus proche de la réalité, dans le huis clos des bureaux du Croissant Rouge. Le spectateur est emporté dans l'action comme s'il était dans la pièce, là au centre de la tension. L'étau se resserre, l'usage des gros plans sur les visages fait défiler les émotions, le contrôle face à la situation laisse place à l'inquiétude, la détresse et les larmes. L'élan d'humanité triomphe sur le sérieux professionnel. La vague d'émotion renverse le spectateur, les expressions du visage deviennent des dialogues partagés au-delà de l'écran. Le film parvient à bouleverser et à heurter, sans jamais montrer la violence en image à l'écran. Le son et les paroles deviennent les éléments démonstratifs, laissant l'imagination jouer son rôle et préservant de ce fait le respect pour les victimes.

Mais, l'histoire de Hind Rajab ne s'arrête pas à huis clos, entre les quatre murs d'une salle de cinéma. L'histoire de Hind Rajab est celle de tant d'autres enfants, morts sous le joug d'une réalité qui les dépasse et les écrase. Cet appel est bouleversant. Cet appel en est un parmi une multitude d'autres, le rescapé qui a été diffusé par les médias et qui laisse entrevoir au monde l'horreur.

Kaouther Ben Hania ne laisse pas son spectateur tombé dans la torpeur. Ainsi, les spectres sonores de l'appel viennent entrecouper les plans, agissant comme un électrochoc. Ces paroles sont réelles et la situation a déjà eu lieu, le 29 janvier 2024 alors que nos yeux étaient rivés ailleurs, la fatalité est entrée en scène. Alors que nos yeux sont rivés sur l'écran, l'horreur que l'on voit est en réalité encore en train de se répéter, là quelque part sans que l'on sache.

Voir *La voix de Hind Rajab*, c'est affronter la réalité qui se joue sous nos yeux alors qu'on souhaiterait les détourner, pour échapper à la violence et au chagrin. La voix de Hind Rajab, c'est comprendre que détourner les yeux est un privilège, car certains n'échappent pas à l'inévitabilité de poser les yeux sur les corps sans vie de leurs proches quotidiennement.

Car oui, les enfants ne sont pas les seuls à perdre leur vie dans cette lutte. La mort d'un enfant est celle qu'on ne représente que rarement au cinéma, celle qui retourne le spectateur. La banalité de la violence s'efface quand nous voyons un souffle de vie enlevé si tôt. Mais, *La voix de Hind Rajab* ne laisse pas la banalité de la violence exister. Une vie est toujours importante. Le film dépeint avec brio la représentation de ceux qui chaque jour risquent leurs vies pour en sauver d'autres. Ces personnes qui ont aussi des enfants, une famille, des amis, qui se retrouveront à leur tour condamnés à voir leur bonheur être arraché brutalement. Plus qu'un simple film, c'est un hommage au courage des membres du Croissant Rouge Palestinien, et à tous ceux qui font de même, qui derrière la violence et les armes, agissent autrement.

Le travail de Kaouther Ben Hania nous montre que l'art est une manière de militer et de dénoncer. Le danger réside dans l'ignorance, et l'art est une lanterne qui éclaire les nuits les plus sombres, qui nous mène à voir, et à ne jamais oublier ce qui se terre dans l'obscurité. Choisir de diffuser cet art, comme le festival des Œillades en a fait le choix, est un acte audacieux et engagé. Assister à la séance de *La voix de Hind Rajab* ce dimanche c'est rendre hommage à toutes ces vies perdues.

Evaelle



Films en Avant-Première...



EN COMPÉTITION



Les très vertueuses

Les Invertueuses est un film burkinabé réalisé par Chloé Aïcha Boro, paru en 2025. Nous sommes transportés à Ouagadougou, traversant un contexte politique instable. Ce qui nous paraît être une simple famille au départ révèle son intimité avec complexité à partir de deux personnages : la grand-mère Awa et la jeune Natie. Il est facile de s'identifier à cette dernière : adolescente mal dans sa peau, quelquefois en conflit avec ses parents, se raccrochant à sa meilleure amie et à sa grand-mère, deux confidentes irremplaçables.

Lorsqu'elle découvre le mariage forcé et le rêve échoué de sa grand-mère, elle est secouée de tristesse et n'a qu'un objectif en tête : commencer à la faire vivre. Et pour vivre, il faut qu'elle chante ! Natie refuse l'enfermement d'Awa dans une existence dépourvue d'art et surtout sans son amour de jeunesse, un vieil homme du village. Aidée par celui-ci, prendra-t-elle les bonnes décisions pour offrir à Awa, une possibilité de changer de destin ?

La grand-mère, c'est la doyenne qui ne parle pas beaucoup, presque toujours dans le contrôle car empreinte de sagesse. Le lien avec sa petite-fille en premier lieu nous touche, mais dans toute sa profondeur, il dévoile surtout un aspect habituellement dissimulé chez les femmes âgées. Montrer que l'amour et le désir existent encore après 60 ans de vie. Montrer que prier ne suffit pas à nous sortir d'une vie que nous n'avons pas choisie, c'est le choix de la réalisatrice Aïcha Boro. En faisant exister ce secret familial, qui se transformera en conflit grave, elle refuse de faire des anciens des insensibles, dont la vie serait toute tracée et dénuée de choix. En quelques mots, voilà ce qui créa la polémique du film : Awa est repositionnée ici en tant que femme, non en tant qu'épouse ou grand-mère.

On tente de rectifier la longue existence d'Awa pendant que Natie essaie de comprendre la sienne. Plongée dans l'adolescence, prise d'émotions qu'elle ne parvient pas à décoder, la jeune femme traverse une crise identitaire.

Elle emploiera alors le silence, la force, la fuite et choisira enfin la discussion, afin de se faire aider. Ce processus fait directement écho au cas de sa grand-mère. C'est avec elle que Natie partage son mal-être pour la première fois dans une scène touchante.

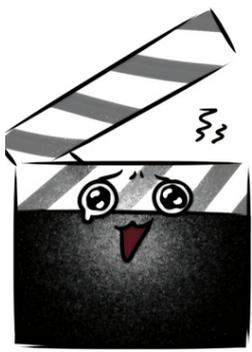
Le film est à la fois une quête identitaire et aussi un changement de destin. Sa complexité est tout de même un peu desservie par son scénario linéaire, assez prévisible. De ce fait, certains personnages manquent de profondeur et de réalisme, de la même manière que le contexte politique, qui ne prend son importance et sa gravité qu'à la fin de l'œuvre. Si *Les Invertueuses* a ses défauts, ils se combrent par les chants d'Awa, puissants, mélancoliques, démultipliant l'émotion du spectateur. On ne peut sortir de ce film sans penser à la dernière scène, déchirante.

Margaux



Suite à vos retours positifs sur nos premières et dernières de couvertures, nous nous sommes dit que vous aimeriez également voir notre affiche !





LE SAVIEZ-VOUS?

La création de l'Œilleton, une histoire partagée



L'Œilleton est né d'un joyeux désordre d'idées jetées sur des feuilles, de maquettes bricolées à la va-vite et de réunions où l'on refaisait le monde plus qu'on ne parlait de mise en page. Ce qui devait être un simple devoir universitaire s'est transformé, au fil des semaines, en une aventure collective où chacun a trouvé sa place, parfois par hasard, et souvent avec passion.

Il y avait ceux qui ont donné au projet sa voix numérique : Morgane, qui a fait vibrer Instagram, et Léa G, qui a su transformer nos moments en vidéos TikTok pleines d'énergie. Et puis Marie et Corenthin, véritables reporters enjoués, qui ont sillonné Albi après de nombreuses séances de films pour aller à la rencontre du public. Armés d'un téléphone pour caméra et d'un enthousiasme communicatif, ils ont recueilli les avis, les impressions, les sourires parfois timides ou les critiques passionnées. Leur travail de terrain a donné à L'Œilleton une dimension vivante, ancrée dans la ville et dans l'expérience des spectateurs.

Tous les étudiants ont pris part à l'aventure journalistique, chacun avec son style et son énergie. Certains ont mené des interviews aux quatre coins d'Albi, d'autres ont recueilli des impressions à chaud après les projections... et parfois, le journalisme prenait des formes inattendues. Louis-Henry, par exemple, s'est improvisé reporter visuel le temps d'une interview, immortalisant les organisateurs avec un œil vif et amusé.

Derrière chaque texte, une autre équipe veillait dans l'ombre : Quentin, Margaux, Jade, Evaelle, Séville, Axel, Asmah et Chloé, les sous-éditeurs, qui ont corrigé avec une patience d'orfèvre et une efficacité redoutable. Certains soirs, les corrections d'éditos ou de ce "Le saviez-vous" arrivaient à des heures improbables, parfois tard dans la nuit, et c'est là qu'on mesurait la persévérance de chacun. Evaelle, notamment, a souvent été de garde à ces moments-là, relisant avec constance et bonne humeur, un travail discret mais essentiel, qui illustre bien l'engagement collectif de l'équipe.

Pendant ce temps, Léa L., Coraline, Jeanne et Assya façonnaient l'identité visuelle du magazine : critiques mises en page, affiches, couvertures... Jeanne, notamment, a offert au projet ses mascottes, devenues nos complices graphiques et nos porte-bonheur. Les débats furent parfois animés : la couverture finale a changé plusieurs fois, chacun défendant ses préférences, jusqu'à ce qu'un terrain d'entente soit trouvé.

Enfin, Eleanor et Elwynn, les éditrices, ont veillé à tout : communication, relectures finales, mise en page... souvent jusque tard dans la nuit. Les cafés, carburant préféré d'Eleanor, accompagnaient ces

longues heures de travail, tandis qu'Elwynn, qui n'en boit pas, ne manquait jamais de la taquiner sur son addiction. On se souvient encore de ce premier soir où, en appel vidéo, elles comptaient jusqu'à trois avant d'envoyer L'Œillette à l'impression, sentant l'excitation monter. Un souvenir qui restera gravé.

Et puis il y a eu les coulisses, ces moments qui font sourire après coup : les phrases qui revenaient sans cesse, comme "tu gères" ou "c'est génial, j'adore !", qui réchauffaient le cœur au milieu des corrections. Dans cette ambiance, certains compliments prenaient des formes plus originales : Léa L., par exemple, avait pour habitude de lancer à Margaux un énergique "tié un monstre", manière bien à elle de saluer son efficacité redoutable. Ces petites expressions, devenues presque des rituels, donnaient autant de force que les corrections elles-mêmes.

On se rappelle aussi des heures de stress quand le site de la maquette est tombé en panne, provoquant un raz-de-marée de panique avant que tout ne refonctionne quelques heures plus tard. Et lorsque le site reprenait enfin, chacun se rassurait, les messages circulaient pour calmer les inquiétudes : preuve que la solidarité était aussi forte que la peur de tout perdre. Ou encore ce soulagement collectif quand certains étudiants, privés d'internet pendant des semaines, ont miraculeusement retrouvé une connexion juste avant le festival.

Dans le même esprit, les groupes WhatsApp ont parfois explosé sous des centaines, voire des milliers de messages, où s'entremêlaient réactions rapides et longs pavés détaillés. Pour que tout le monde reste sur le qui-vive et réponde dès qu'on en avait besoin, une consigne avait même été donnée : "téléphone sur vibreur, impérativement !!!". Ces discussions effrénées, parfois drôles, parfois sérieuses, ont rythmé l'aventure et montré à quel point chacun était investi.

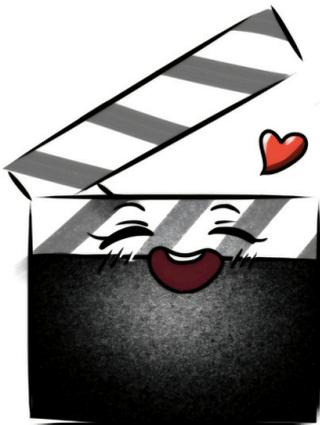
Les réactions du public ont aussi marqué les esprits : lors de la toute première édition, on nous a accueillis avec un "Ah, on l'attendait !", qui a fait battre les cœurs plus vite. Et il y a ces anecdotes qu'on raconte encore en riant, comme Coraline qui distribuait les magazines avec un carton plein à côté d'elle... et ce monsieur qui, au lieu de prendre l'exemplaire tendu, s'est servi directement dans le carton. Les préférences de chacun, dirait-on ! La distribution, parfois laborieuse, s'est toujours faite dans un joyeux vacarme, rappelant la cohésion et donnant le sourire à ceux qui y participaient. Les accueils chaleureux des commerçants renforçant la fierté de présenter un travail de qualité.

Et puis il y a eu les parents, fiers, qui complimentaient et partageaient le travail autour d'eux. Ces encouragements ont donné confiance et énergie, rappelant que ce projet dépassait les murs de l'université. Les grandes présentations d'Eleanor en réunion, où chacun participait avec sérieux et solidarité, ont aussi laissé une trace : preuve que l'esprit d'équipe peut transformer la fatigue en enthousiasme. Quentin, lui, ne manquait pas d'ajouter une touche d'humour : lorsque Eleanor, tellement concentrée, en parlait dans toutes ses conversations, il trouvait toujours une occasion de la taquiner avec une voix aiguë et l'œil droit tremblant, déclenchant les rires de l'équipe.

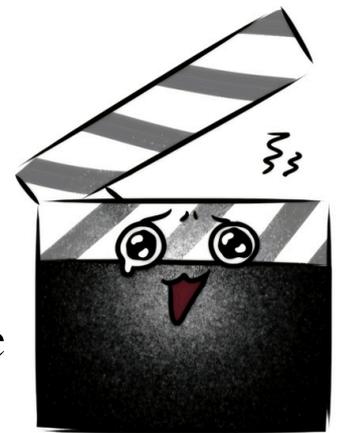
Et au milieu de tout cela, il ne faut pas oublier notre professeure, Mélanie Jorba, qui a su nous accompagner du début à la fin. Sa présence, même parfois discrète, a été un fil conducteur rassurant, une preuve que ce projet était suivi et soutenu.

Au fil des mois, entre les blagues lancées au milieu des corrections, les doutes balayés par l'énergie collective, les nombreux tableaux partagés, les appels tard le soir, les messages échangés avec une réactivité impressionnante, et les réunions qui s'éternisaient, le projet a pris forme. Ce magazine que vous tenez entre vos mains est bien plus qu'un devoir rendu : c'est le fruit d'une équipe soudée, d'une volonté commune de viser l'excellence, et d'une complicité qui a transformé le travail en aventure. Entre sérieux et éclats de rire, rigueur et improvisations, *L'Œilleton* est devenu notre histoire partagée... et désormais, la vôtre.

Elwynn



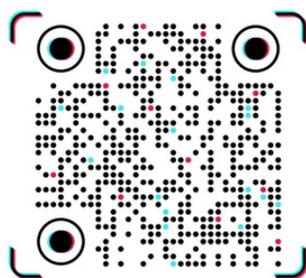
Et une pensée à Eleanor, qui a voulu donner le ton à ce dernier
« Le saviez-vous ? » en voulant rendre hommage à toute l'équipe derrière ce magazine.



MERCI FIDÈLES LECTEURS !

Suivez-nous sur les réseaux !

@oeilleton.champo



TikTok



@OEILLETON.CHAMPO

La programmation d'aujourd'hui :

Le chant des forêts, 10h30 Cinéma SNA-Tarn Salle Arcé

Oeuvre Invisible, 10h30 Cinéma SNA-Tarn Salle Arcé

Ari, 14h00 Cinéma CCGR Lapérouse

La femme cachée, 16h30 Cinéma SNA-Tarn Salle Arcé

Laurent dans le vent, 17h00 Cinéma CGR Lapérouse

La voix de Hind Rajab, 19h15 Cinéma SNA-Tarn Salle Arcé

Mektoub my love : Canto Due, 19h30 CGR Cordeliers

Des évènements à ne pas manquer !

Remise des prix, CGR Cordeliers

Un grand merci à l'équipe de ce numéro !

Evaelle, Elwynn, Eleanor, Jeanne, Coraline, Assya,
Margaux, Louis-Henry, Anaëlle, Morgane

